

# BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES



DÉMONSTRATION POSITIVE DE L'EXISTENCE DE DIEU

SIXIÈME LEÇON

LA CRÉATION.

La question de création est trop importante et se trouve trop intimement liée à celle de Dieu pour que nous nous bornions à ce qui en a été dit dans la précédente leçon.

Dans cette étude, qui a la prétention de donner une démonstration positive de l'existence de Dieu et de son rôle dans le monde, nous nous appuyons toujours sur la science, la précédant quelquefois dans ses acquisitions, ne la contredisant jamais dans ses données positives, lorsque ses données ont été confirmées par l'expérience et qu'elles s'accordent avec les lois de la raison.

S'il est un fait désormais acquis à l'esprit humain, c'est celui de la marche évolutive de la vie à la surface du globe. Mais si le fait est certain, les théories auxquelles il a donné lieu et les conséquences qu'on en a tirées sont contestables.— Qu'il nous soit permis de faire observer à ce propos que les hommes de nos jours, dans leur zèle scientifique, confondent trop souvent les certitudes de la science, c'est-à-dire les lois basées sur des faits d'observation et d'expérience, avec les théories et les systèmes qui servent à les expliquer. Les vrais savants ne commettent guère cette faute. Mais aujourd'hui la science a ses fanatiques, comme en eût jadis la foi religieuse. On les trouve surtout parmi ces *prosélytes de la Porte*, qui n'ont cultivé qu'une branche de la science, ne savent que de mémoire et n'ont jamais appris à penser par eux-mêmes. Cette sorte de gens, souvent fort instruits, n'a jamais été aussi nombreuse qu'à notre époque. C'est le courant du siècle. Il tient à l'absence d'éducation philosophique. On ne remédiera au mal que

par un plan d'étude basé sur la méthode intégrale et l'enseignement d'une philosophie qui possède une conception générale de *Ce qui est* et embrasse l'ensemble des connaissances humaines.

La création n'a jamais été expliquée que de deux manières : ou elle se serait accomplie en allant du plus au moins, de la synthèse à l'analyse, du plus grand au plus petit et procédant par soustraction et division, ou bien, elle est conçue en procédant par addition et multiplication et allant de bas en haut, du plus petit au plus grand, de l'analyse à la synthèse.

La première conception, celle de la synthèse par en haut, appartient à la théologie surnaturelle (théiste ou panthéiste); la seconde, par en bas, est propre à l'atomisme matérialiste, au naturalisme et à ce qu'on appelle de nos jours l'évolutionisme, le transformisme, le darwinisme.

Seulement il est à remarquer que, dans le premier cas, on part d'une affirmation toute gratuite, quand elle n'a pas pour elle la croyance en une révélation miraculeuse. On affirme, sans preuve, que Dieu, un beau jour, a créé le monde. — Mais qui a créé Dieu ? car c'est ne rien dire que de prétendre que l'effet prouve la cause comme l'horloge prouve l'horloger. L'horloger a eu des auteurs, un père, une mère. Il fut effet avant d'être cause. Et, comme nous ne connaissons rien qui n'ait été tour à tour effet et cause, nous ne pouvons séparer les deux termes, et nous sommes autorisés à affirmer leur co-existence en disant que s'il n'y a pas d'effet sans cause, il n'y a pas de cause sans effet. Tout se tient et s'enchaîne.

Dans le second cas, la contradiction n'est pas moins saillante. En partant du non-être ou de la moindre vie pour s'élever, de degré en degré, jusqu'à l'homme et bien plus haut encore jusqu'à l'immensité incommensurable des êtres et des mondes, on accomplit un tour de force inacceptable pour la logique et le bon sens. On essaie de faire sortir le plus du moins et de faire engendrer le conscient par l'inconscient, l'esprit par la brute, la sensibilité par l'inertie, la vie par le néant. Or rien ne naît de rien, et le néant n'existe pas.

Ces deux conceptions ont suscité des systèmes divers, lesquels n'ont cessé de se combattre. Nous rejetons tous ces systèmes et renvoyons dos à dos le naturalisme et le surnaturalisme, l'athéisme et le panthéisme. Mais, si nous condamnons les systèmes dans lesquels s'est affirmée l'une de ces conceptions exclusivement à l'autre, nous les acceptons toutes deux, et nous les déclarons éga-

lement justes et nécessaires, si l'on consent à n'y voir que deux points de vue exprimant le double aspect sous lequel les choses nous apparaissent. Oui, pour que la création s'accomplisse, il faut le double mouvement qui va du particulier au général, du plus faible au plus puissant, et réciproquement du général au particulier, du plus puissant au plus faible, en tenant compte de tous les degrés nécessaires pour que la moindre vie, depuis la cellule, depuis la monère et le protoplasma, et même depuis l'atome métaphysique, s'élève progressivement d'association en association, de degré en degré et de monde en monde, jusqu'à la synthèse des synthèses, être des êtres, loi des lois, raison vivante et consciente de ce qui est, fut et sera.

Seulement, pour avoir le droit de conclure ainsi, il ne faut pas admettre que la création ait été faite à un moment donné. Au lieu de se borner, comme a fait jusqu'ici le positivisme, à « laisser en dehors de la science l'origine et la fin des choses », il faut les déclarer, l'une et l'autre, contradictoires à la raison, nier qu'il y ait un commencement *absolu* et une fin *totale* du monde et affirmer avec nous la création continue, incessante, perpétuelle.

Dès lors, on est amené à constater, comme nous l'avons fait, la co-existence de l'unité et de la pluralité. La simultanéité de cette double fonction se retrouve en effet partout dans la vie. Tout organisme, depuis le plus humble jusqu'au mieux doué, est à la fois un et multiple et n'existe qu'à condition de voir sa pluralité soumise à la loi qui le constitue dans l'unité de son être et en assure l'identité et la permanence. On peut rattacher l'individu à l'espèce, au genre, à l'ordre, etc. Quelle que soit leur place dans la classification, on trouvera que toujours les collectivités d'êtres sont, comme les êtres particuliers, reliées par des lois de plus en plus générales qui les rattachent à des unités de plus en plus compréhensives, et l'on peut parcourir ainsi tous les degrés et toutes les séries de la vie terrestre et embrasser dans une même synthèse tous les règnes de la planète, avec tous les êtres qu'elle porte dans son sein, rattacher celle-ci à son système solaire, ce système à des mondes plus grands, et arriver à constater, par le témoignage de l'ordre et de l'harmonie des sphères célestes, que l'Unité universelle existe et qu'en synthétisant tous les rapports, elle concentre et résume en soi, et cela, de toute éternité, la résultante des activités innombrables du tout de l'Univers.

Si, maintenant, on veut bien se placer au point de vue de l'évo-

lution transformiste, on comprendra facilement comment la vie peut aller s'élevant des organisations les plus simples et des espèces les plus infimes aux organismes les plus complexes et aux espèces les plus riches en qualités. Il suffit, pour cela, de concevoir l'univers comme animé, vivant, et de voir dans l'unité universelle, un autodynamisme parfait destiné à régler, au sein de l'innombrable pluralité, tous les auto-dynamismes particuliers. On peut trouver une image parlante de ce concept dans un schème semblable à notre figure 3, mais à laquelle on aurait ajouté un nombre indéterminé de circonférences ; de façon à lui faire représenter des cercles concentriques se rattachant tous par leurs rayons au point central (1).

En admettant que chaque circonférence soit prise pour une espèce et que tous les points de chaque circonférence représentent des unités ou des êtres particuliers, tous ces points étant à la fois directement en rapport avec leurs semblables par la courbe qui les unit et les met en communion par les droites ou rayons avec le point central, on comprend que les êtres, avec leurs espèces, genres, etc., acquièrent des qualités nouvelles, grandissent, et montent successivement tous les degrés de la vie de concert avec le globe en voie, lui aussi, de développement et de vie ascendante.

La vie se déroule ainsi, dans son splendide et éternel parcours, comme une communion universelle. Au sein de chaque être comme au sein de l'immensité, cette communion se fait par les rapports constants qui vont de l'unité à la pluralité et de la pluralité à l'unité. C'est visible et palpable dans tout corps vivant, puisque tout corps vivant nous apparaît à la fois comme une individualité parfaitement distincte de toute autre ou de son milieu et comme composée d'une multiplicité innombrable de cellules qui, toutes, travaillent, selon leur fonction spéciale, à l'entretien et au renouvellement incessant de toutes les parties de l'organisme, sous l'impulsion d'un dynamisme, qui est propre à l'individu lui-même, ramène toutes choses à l'unité de son être conscient ou inconscient et se rattache lui-même par des unités de plus en plus hautes (terre, système solaire, mondes), à l'universelle unité.

Mais, pour qu'on voie la vie, l'intelligence, la sensibilité se développer de degrés en degrés en allant du moins au plus pour arriver sur la terre à l'homme social, et sans doute, sur d'autres terres

(1) Voir Bulletin, n° d'août 1882, page 117.

et en d'autres mondes à des types bien supérieurs, il faut qu'il y ait un courant général, un foyer universel, une source inépuisable où chaque être particulier puisse porter et reporter la vie. C'est là cet infini, esprit de Dieu à la fois et âme des choses, dont on peut dire ce qu'à tort, Pascal disait de l'univers matériel, « que le centre est partout et la limite nulle part ».

Dans cette donnée, chaque espèce est une pensée divine, et chaque être est un germe de l'être parfait, et, comme tel, destiné à remonter vers sa source, en conquérant successivement tous les attributs de la perfection. Tout être, quelque infime qu'il soit actuellement, et à quelque degré que vous le preniez de l'échelle des êtres, porte en soi sa destinée sublime. Il possède son principe d'activité, son dynamisme propre ; il est lui-même ce dynamisme, et n'a, pour atteindre ses fins, qu'à grandir, à se développer, en s'assimilant pour les faire siennes, toutes les qualités qui lui manquent et qu'il peut puiser, à travers des formes toujours changeantes et des vies successives, dans l'Océan sans bornes d'une vie éternelle.

Ainsi comprise, la Création se présente à nous comme un double courant allant sans cesse du plus au moins, et du moins au plus, ou encore, de la synthèse à l'analyse et de l'analyse à la synthèse, avec l'alternance nécessaire de la vie et de la mort. Et c'est grâce à ce va-et-vient, qui répond au balancement centripète et centrifuge des sphères célestes, que la communion se fait entre tous les êtres au sein de l'infini, que la vie indéfiniment se renouvelle et que chaque être, en acquérant, au prix de la lutte, du travail et de la souffrance, les facultés qui lui manquaient, est appelé par un Dieu juste et bon à en trouver le prix dans un progrès intégral n'ayant d'autre limite que la perfection dans la plénitude de l'existence.

\* \* \*

Résumons maintenant, dans l'espoir de la faire mieux comprendre, notre explication de la Création.

Lorsqu'on a écarté, comme nous l'avons fait, l'hypothèse d'un commencement absolu, l'existence objective de l'Univers étant conçue comme co-éternelle à l'Unité subjective, dont elle est la manifestation, la puissance créatrice ne peut plus être considérée comme extérieure au monde, et la création ne peut plus être présentée comme l'acte fortuit d'une volonté arbitraire. Elle devient une loi permanente liée à l'ordre universel et doit pouvoir

s'expliquer, comme tous les autres rapports, par la simple interprétation des phénomènes de la vie.

Il nous faut d'abord savoir ce qu'est la vie ?

Nous répondons que « *la vie est la communion des êtres* dans l'unité universelle, » et nous ajoutons aussitôt que les êtres ne peuvent communier entre eux que s'il existe un foyer commun où convergent et d'où divergent tous les rapports et où chaque unité ontologique chaque âme, aille puiser et reporter la vie. C'est là ce soleil spirituel, « cette âme suprême, présente dans toutes les créatures, » comme s'exprime le *Code des lois* de Manou, qui se trouve au fond des théogonies antiques comme dans l'enseignement ésotérique donné aux initiés et que les anciens mystères représentaient par le symbole eucharistique de la coupe ou du cratère. Ainsi, en expliquant la vie par la communion des êtres dans l'unité universelle ou dans l'âme divine, nous ne faisons que reprendre une vérité acquise depuis longtemps à l'esprit humain, quoique trop méconnue à notre époque.

Cette manière de comprendre la vie dans sa généralité incommutable nous semble suffisamment justifiée par le spectacle de la mort. La mort prouve la vie, par opposition contrastée, comme l'obscurité prouve la lumière. Ne suffit-il pas de voir que ce que nous appelons « la mort » consiste toujours et, dans tous les cas, pour toute espèce d'être, en une rupture de rapports entre son organisme particulier et l'organisme planétaire qui le rattache de sphère en sphère à l'organisme universel, pour avoir le droit de conclure que nul être ne peut se soustraire à l'obligation de cette immense communion ; que la *vie de rapport* avec tout ce qui est s'impose comme la condition essentielle de la vie ; et que c'est la vie même.

Nous disons que c'est la *vie même*, car si nous considérons l'individu en lui-même, nous trouvons que tous les éléments de son être, toutes les molécules, toutes les forces qui le constituent sont subordonnées à une loi de coordination toute semblable à celle qui le relie à l'ensemble des choses. Ici encore nous voyons que la vie ne se conserve qu'au prix d'un ordre, d'une harmonie, d'une correspondance parfaite entre toutes les parties de l'organisme. C'est que là aussi, tous les éléments, toutes les fonctions, tous les organes, toutes les cellules constituent une seule synthèse et sont saisis, embrassés, solidarités par une loi qui ramène tous les rapports de l'être à l'unité. Nous savons enfin que, s'il se produit, au sein de l'organisme, le moindre trouble qui vienne

interrompre la communion du tout avec les parties, c'est la maladie, et que si le trouble persiste et que la communion ne puisse se rétablir entre les parties et le tout, la décoordination se fait, la mort arrive et la dissolution du corps commence avec le dernier souffle. Ce dernier souffle, c'est l'âme qui s'envole; et l'âme, c'est ce principe d'unité, cette loi vivante qui faisait la synthèse du tout et maintenant l'accord, la correspondance du tout de l'être, non seulement avec ses parties, mais avec le milieu terrestre qui lui avait fourni tous les éléments constitutifs de son organisme matériel....

Ayant ainsi rappelé que le microcosme est comme le macrocosme et que la même loi d'unité qui régit le monde, cette *Unité universelle*, que nous appelons DIEU (parce que c'est là l'être conçu à sa plus haute puissance ou l'existence dans son infinitude, la vie dans sa plénitude, la raison consciente dans sa pleine certitude et dans sa perfection) se retrouve à tous les degrés de la vie, partout où l'être se distingue de l'ensemble des choses, et s'affirme, conscient ou inconscient, dans son identité, nous avons peut-être réussi à faire comprendre la vie, mais nous n'avons pas expliqué la création, et c'est justement la création qu'il s'agit d'expliquer. Ne serait-ce pas que la création se confond avec la vie et que la vie, lorsqu'on l'embrasse dans son universalité, est une création perpétuelle ?

C'est peut-être bien ce qu'entendait l'auteur des *lois de Manou* lorsqu'il représentait « l'âme du monde comme étant ce Dieu suprême, ce grand être (*Parapouroucha*) qui, enveloppant tous les êtres d'un corps formé des cinq éléments, les fait passer successivement de la naissance à l'accroissement, de l'accroissement à la dissolution, par un mouvement semblable à celui d'une roue ; » c'est un peu cela sans doute, car le *circulus* de la vie est incontestable, mais c'est aussi ce qu'exprime la science moderne lorsqu'elle soutient « qu'il existe dans la nature entière un grand processus évolutif, un, continu, éternel, et que tous les phénomènes de la « nature sans exception, depuis le mouvement des corps célestes « et la chute d'une pierre jusqu'à la croissance des plantes et à la « conscience de l'homme, arrivent en vertu d'une même loi de causalité... » C'est Hœckel qui parle ainsi au nom du transformisme, dont il est, depuis la mort de Darwin, le plus éminent représentant (1).

(1) Il est vrai que c'est pour conclure « à la mécanique des atomes » et non pas, comme nous, à l'unité consciente de l'univers vivant, » mais c'est par une défaillance de logique et parce que Hœckel n'est pas allé jusqu'au bout de

C'est encore Hœckel qui s'exprime de la façon suivante sur l'unité de la nature, dont il affirme *la spiritualité dans l'unité*, en même temps qu'il continue, par une contradiction étrange, à attribuer à son *monisme* naturaliste la qualification de système mécaniciste ; comme si un univers, qui obéirait à des causes ou à des lois purement mécaniques, pourrait être doué, comme cet écrivain plus physiologiste que philosophe, le reconnaît en maints endroits de ses écrits, de sensibilité, d'intelligence et produire des êtres portant en eux-mêmes leur principe d'action et sachant acquérir, par un mouvement qui leur est propre, le verbe, la raison, la conscience !

« UNITÉ DE LA NATURE ; selon Hœckel. »

« Grâce à la théorie de la descendance, on est pour la première fois en état de fonder la doctrine de l'unité de la nature assez bien, pour que l'intelligence de tous puisse expliquer par des causes *mécaniques* (?) les phénomènes compliqués du monde organique, aussi facilement qu'un acte physique quelconque, par exemple les tremblements de terre, la direction des vents ou les courants marins. Nous arrivons ainsi à la conviction extrêmement importante, que *tous les corps connus de la nature sont également ANIMÉS* et que l'opposition jadis établie entre le monde des corps vivants et celui des corps morts n'existe pas...

« Cette unité de la nature entière, cette animation de toutes les variétés de matières, cette union indestructible de la force spirituelle et de la matière corporelle, Goethe les a affirmées en disant : « La matière et l'esprit ne peuvent l'un sans l'autre ni agir ni exister... »

(Hœckel, *Histoire naturelle de la création des êtres organisés*, 1877, page 21.)

Si la nature entière est *animée*, il y a donc une *âme* de l'univers ; et c'est par cette âme, qui agit à la fois sur la force spirituelle et sur la matière corporelle (c'est Goethe et Hœckel qui parlent ainsi), que la communion se fait entre les êtres, que le renouvellement s'opère et que la création s'accomplit par un processus venant à la fois de l'individu qui gravite vers l'unité universelle et de l'unité universelle qui lui fournit tous les éléments de son perpétuel devenir. Écoutons encore Hœckel confessant l'immanence de Dieu dans l'univers :

sa propre conception, qu'il appelle mécaniciste et qui ne l'est point. Elle est dynamiste comme la nôtre. Elle place le principe de vie dans l'être, atome ou monde, peu importe, et la vie n'est pas un simple mécanisme.

LA NOUVELLE IDÉE DE DIEU, selon le même :

« L'homme actuel, parvenu à un haut degré de développement, peut et doit se faire de Dieu une idée infiniment plus noble, plus élevée, la seule qui soit compatible avec la conception monistique du monde. Suivant cette manière de voir, il faut reconnaître l'esprit et la force de Dieu dans tous les phénomènes sans exception. Cette idée monistique de Dieu, qui est celle de l'avenir, a déjà été exprimée par Giordano Bruno en ces termes : « Dans tout il y a un esprit ; pas un corps, si petit soit-il, qui ne renferme une substance divine qui l'anime. » Goethe se faisait aussi de Dieu la même idée ennoblie, quand il dit : « Certainement, nul culte n'est plus beau que celui qui se passe de toute image et provient seulement d'une sorte de dialogue entre la nature et notre cœur : » Par là, nous parvenons à la conception élevée de l'unité de Dieu et de la nature. »

(HÆCKEL, *Histoire naturelle de la création des êtres organisés*, — page 63.)

Voici une autre citation qui a bien sa valeur. Celle-ci est de date plus récente. *L'histoire naturelle de la Création* a été publiée en 1868. Ce qui suit est extrait d'un discours du célèbre naturaliste prononcé, en 1877, au Congrès des naturalistes allemands :

« De quelque façon qu'on se représente l'union de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière, il n'en ressort pas moins clairement de la théorie de l'évolution, qu'au moins toute la matière organique, sinon toute la matière en général, est, dans un certain sens, *pourvue de propriétés intellectuelles*. D'abord les progrès des recherches microscopiques nous ont appris que les parties anatomiques élémentaires des organes, les cellules, possèdent une vie individuelle, *psychique*. Depuis quarante ans, c'est-à-dire depuis l'époque où Schleiden fonda, à Iéna, la théorie cellulaire du règne végétal, théorie qui fut appliquée aussitôt au règne animal par Schwann, nous attribuons à ces êtres microscopiques une vie individuelle propre. Ce sont les *vrais individus de premier ordre*, les organismes élémentaires, d'après Brücke. L'application si féconde que Virchow, dans sa *Pathologie cellulaire*, a faite de la théorie en question à la médecine, suppose bien que les cellules ne doivent pas être regardées comme les matériaux inertes, de l'organisme, mais comme les *citoyens actifs et vivants d'un même état*. »

Ce point de vue est celui-là même où nous aimons le plus à nous placer pour démontrer l'immanence du divin dans la nature. Nous aussi, nous nous représentons volontiers l'univers comme la grande république des êtres. Ce qui ne nous empêche pas d'y voir un immense atelier où chaque être travaille, ouvrier avec Dieu, à la création éternelle, et aussi un concert où chaque créature fait sa partie, nécessaire à l'harmonie de l'ensemble.

Enfin on lit ce qui suit dans *les Essais de psychologie cellulaire*

qui sont, je crois, le dernier ouvrage de l'auteur, et dont l'édition française est de 1881 :

THÉORIE DYNAMIQUE ET ANIMISTE DU MONDE, selon le même.

« On doit admettre que les atomes sont de très petites particules solides de nature immuable, séparées les unes des autres par l'éther hypothétique. Chaque atome possède une somme inhérente de force et est bien, en ce sens, *animé*. Sans l'hypothèse d'une âme de l'atome, les phénomènes les plus vulgaires et les plus généraux de la chimie ne s'expliquent point. Le plaisir et le déplaisir, le désir et l'aversion, l'attraction et la répulsion doivent être communs à tous ; car les mouvements des atomes, qui doivent avoir lieu dans la formation et la dissolution d'une combinaison chimique quelconque, ne sont explicables que si nous leur attribuons une sensibilité et une volonté. Autrement, sur quoi repose au fond la doctrine chimique, généralement admise, de l'affinité élective des corps, sinon sur la supposition inconsciente qu'en réalité les atomes qui s'attirent et se repoussent, sont doués de certaines tendances, et qu'en suivant ces sensations ou impulsions, ils possèdent aussi la volonté et la capacité de se rapprocher ou de s'éloigner les uns des autres.

« Rien de plus vrai que ce qu'a dit Goëthe sur ce sujet dans ses *Affinités électives*, quand il a transporté à la vie de l'âme humaine, d'une si haute complexité, ce qui appartient à la vie psychique élémentaire de l'atome...

« Si la volonté de l'homme et des animaux supérieurs paraît libre en comparaison de la volonté fixe de l'atome, c'est là une illusion causée par le haut degré de complication du mouvement volontaire chez l'homme comparé à la simplicité extrême du mouvement volontaire chez l'atome...

« En nous représentant ainsi toute matière comme animée, tout atome comme doué d'une âme atomique, éternelle et invariable, nous ne craignons point d'encourir le reproche de matérialisme. Ce point de vue moniste qui est le nôtre, est, en effet, aussi éloigné du matérialisme étroit et borné que du spiritualisme creux et vide. On y pourrait plutôt trouver la conciliation de la conception atomique et de la conception dynamique du monde, toutes deux si fort hostiles jusqu'ici, et qui, étroites et incomplètes, sont dualistes. »

A part le mauvais usage que l'auteur fait de la métaphysique en posant à la base de sa théorie des hypothèses invérifiables

comme sont ses atomes, nous ne pouvons que constater l'accord qui se fait de plus en plus dans son esprit entre son monisme naturaliste et la conception monothéiste à la fois et animiste que nous préconisons. Comme lui, nous affirmons le *monos* universel et l'immanence de l'intelligence dans le monde, et non seulement de l'intelligence, mais de toutes les qualités, de toutes les perfections qui peuvent constituer l'âme divine, alors qu'on conçoit l'âme divine, non pas comme une vaine abstraction ou selon l'expression de Hoeckel, comme « un spiritualisme creux et vide », mais comme le plus compréhensif de tous les rapports, la loi vivante qui s'affirme dans l'unité suprême et universelle, que nous identifions avec ce Dieu, un, éternel, que les hommes, dans tous les temps et dans tous les pays, ont toujours affirmé par le mot *être* et qui, pour n'avoir aucune forme tangible, bien qu'il les produise toutes, n'est pas plus *inconnaisable* à l'esprit humain que tout autre sujet d'étude, comme l'être que je suis, l'être que vous êtes, vous qui lisez ces lignes. C'est qu'il n'est pas vrai de dire que l'intelligence ne peut *comprendre* que ce qu'elle peut embrasser (*comprehendere*), ou dont elle peut faire le tour. Comprendre, dans le sens d'*intelligere*, c'est pénétrer, par la lumière de l'esprit, tout ce qui existe objectivement, comme aussi toute proposition qui n'est pas absurde ou contradictoire dans les termes. Or rien n'existe d'une façon plus objectivement saisissable que l'univers matériel et rien n'est moins contradictoire que cette proposition : « l'Unité universelle est adéquate à l'objectivité universelle qui la manifeste ». Nous ne connaissons qu'un pan de l'univers, mais c'est assez pour ne pas douter de son existence, et nous comprenons assez l'idée que nous avons de l'unité pour déclarer que le tout de l'univers vivant doit s'affirmer avec toutes ses puissances dans l'unité universelle, comme chacun de nous s'affirme dans l'unité de son être ; de sorte que, si nous appelons *âme* cette force invisible qui régit notre organisme, façonne notre physionomie et se manifeste par nos actes quotidiens, et si nous nommons *Moi conscient* le point mathématique ou métaphysique où nous nous affirmons dans notre identité persistante, nous serons autorisés à universaliser ce point de vue et à voir dans l'unité universelle, à la fois, l'âme du monde et le *Moi conscient* de l'univers.

Cela posé, il nous suffira d'interroger la science moderne pour lui faire dire comment la création s'accomplit et démontrer que *la*

*création, c'est la vie réalisant les conceptions de la pensée divine en des formes indéfiniment variées.*

Ch. FAUVETY.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

## GUÉRISON DES MALADIES

PAR LE MAGNÉTISME ET LE CONCOURS DE FORCES INTELLIGENTES.

---

Il se produit, en ce moment et depuis plusieurs mois, dans l'un des quartiers les plus pauvres de Paris, des faits de guérison qui, pour ne rien avoir de miraculeux, n'en rappellent pas moins de très près les miracles rapportés par l'Évangile. Comme au temps de Jésus et des apôtres, les malades sont guéris par le souffle et par l'imposition des mains. Et pour que la ressemblance soit plus complète, ce sont les pauvres, les indigents, les malheureux abandonnés, même par les médecins, qui sont appelés à être guéris. Si bien que, outre que les soins sont donnés gratuitement à tous, uniquement pour l'amour de Dieu et de l'humanité, *on n'aurait aucun intérêt* à poursuivre le guérisseur, le thérapeute, pour exercice illégal de la médecine. C'est pourquoi nous osons donner de la publicité à ces faits, décrire le spectacle dont nous avons été témoin et dire le nom de l'homme bienfaisant qui, vivant lui-même de son travail, donne tous les jours la moitié de sa journée à ses pauvres malades.

L'homme s'appelle Hippolyte. Il est horloger avec son père, un jeune et admirable vieillard, né avec le siècle, qui, malgré ses 80 ans passés, travaille sans lunettes toute la journée à raccommoder des mouvements de montre : ce qui ne l'empêche pas de lire et de philosopher à ses heures de loisir. La fille de M. Hippolyte fils, belle personne d'une vingtaine d'années, rayonnante de jeunesse et de santé, reçoit, avec son grand-père, les personnes qui se présentent et veille à la fois aux affaires du magasin et du ménage. Deux garçons qui vont à l'école dans la journée, orphelins adoptés par M. Hippolyte, complètent cette famille patriarcale.

Les malades sont reçus dans une arrière-boutique, qui sert de salle à manger et n'a jour que sur la boutique. Là, tous les jours, de neuf heures du matin à une heure de l'après-midi, une trentaine

de personnes reçoivent les soins du maître de la maison. Un numéro d'ordre a été distribué à chaque malade, dès son arrivée, et chacun passe à son tour.

M. Hippolyte ne procède pas comme les autres magnétiseurs. Il fait fort peu de passes, ne cherche pas à provoquer le sommeil et ne laisse pas, à l'état passif, l'organisme du malade.

Il l'invite à réagir, à s'aider lui-même en même temps qu'il magnétise par contact, par pression et manipulation.

Dans bien des cas, une fois qu'il s'est mis en rapport avec le sujet et qu'il a constaté la nature ou le siège de la maladie, — ce qui lui est souvent donné, prétend-il, par suggestion, — il laisse faire ce qu'il appelle *ses esprits*. Alors on est témoin de ce phénomène : le malade est soumis à une action dynamique interne qui opère, indépendamment de sa volonté, sur la partie affectée et lui fait accomplir les mouvements nécessaires au rétablissement de l'équilibre. Et cette force interne, à laquelle l'organisme obéit, peut se trouver assez puissante pour qu'un homme d'une force ordinaire ne puisse la dompter, en même temps qu'elle se montre assez intelligente pour cesser d'agir à la volonté tacite, non seulement du magnétiseur, mais de la personne mise par celui-ci en rapport avec le sujet. J'ai été mis à même d'expérimenter dans l'un et l'autre cas, et je puis garantir ce double fait.

Malheureusement je n'ai pu, faute de temps, assister encore qu'à une seule de ces intéressantes séances ; mais d'autres membres de notre comité les ont suivies, et tous s'accordent à reconnaître qu'il y a là d'autres agents que le magnétiseur et le malade, que celui-là est aidé et celui-ci secouru par des forces intelligentes, et que, dans tous les cas, les effets produits sont excellents, puisqu'ils amènent souvent la guérison et tout au moins le soulagement.

Il est donc de notre devoir, à nous tous qui sommes convaincus de la réalité des faits, de les signaler au public. Il s'agit ici à la fois du progrès de la science et du bien de l'humanité. Voici les notes que M. Hippolyte a bien voulu nous transmettre.

*Première note de M. Hippolyte.*

« Parmi les malades que j'ai eu à traiter, je me souviens d'une petite fille de 5 ans atteinte de tumeur blanche au genou droit, causée par une chute. L'enfant avait été soignée sans succès à l'hospice St-Louis ; on me l'amena, la jambe dans un appareil qui nuisait à tous ses mouvements. On devait lui couper la jambe. Trois mois de soins l'ont rétablie.

« — J'ai encore en ce moment un homme soigné, à la Pitié, par le Dr Verneuil, le nommé Béhier (48 ans), atteint d'arthrite fongueuse, pensionnaire des hôpitaux pendant 39 mois, attendant l'ankylose complète pour qu'on lui coupât la jambe. Aujourd'hui il marche avec une canne. L'origine du mal est un coup au genou droit par un manche d'étau, le malade était forgeron de son état.

» — Actuellement j'ai trois malades : un homme de 59 ans, une femme de 40 ans et un enfant de 7 ans, atteints de la même maladie et en traitement.

» — Les cas d'anémie guéris sont nombreux et se présentent si souvent que je ne puis m'y arrêter.

» — Parmi ces pauvres malades, une femme (Mme Hatton, 12, rue Magenta à Pantin) s'est présentée, la langue fendue par un ulcère, ne permettant que l'absorption de liquide pour tout aliment. Une complication de phthisie laryngée, qui vint se joindre à cette affection, fut combattue avec succès. Les règles arrêtées reprurent leur cours. Aujourd'hui, la santé est complètement rétablie, la durée du traitement a été de 5 semaines.

» — Les paralysies sont nombreuses, et toutes exigent un traitement long et difficile. « Mlle Lelièvre, âgée de 55 ans, avait été soignée, par le Dr Arnaud, sans succès. Aujourd'hui, elle vient, chaque jour, de Montmartre à pied et, les soins donnés, retourne chez elle.

» — Au nombre des guérisons, opérées avec succès, je dois vous signaler de nombreux cas des maladies suivantes :

» Douleurs rhumatismales, douleurs locales, névralgies, de quelque nature qu'elles soient. Maladies de la moelle épinière, myélite.... toutes les affections nerveuses et, en général, les maladies occasionnées par les suppressions, quelle qu'en soit la cause, cèdent facilement.

» J'arrive au mode de traitement. Je dois vous faire remarquer que le médium guérisseur est un instrument chargé par les Esprits de rétablir les désordres de la santé, que l'action tentée par lui sur le malade est toute d'inspiration ; que les fluides qu'il répand sur autrui sont appropriés à la nature du mal et à l'âge des sujets, que ce discernement est tout spirituel, et qu'ici pour le reconnaître et s'en convaincre, c'est en voyant les choses se passer sous ses yeux que le spectateur désintéressé peut se rendre compte des causes de leur production.

» Quant aux médecins, ils se renferment dans le mutisme le plus complet à cet égard, sauf quelques exceptions, ne pouvant nier des choses aussi évidentes et conservant leur appréciation pour eux seuls. »

#### *Seconde note de M. Hippolyte.*

» — Dans la première quinzaine de septembre, je reçus la visite de M. Lepage, marchand cordonnier, 125, rue de Flandre, venant me prier de soigner sa dame malade, depuis trois semaines, des suites d'une frayeur occasionnée dans les circonstances suivantes :

« Une cliente accompagnée de son enfant était entrée dans son magasin

pour choisir quelques marchandises, et la mère, occupée de ses achats, ne s'était point aperçue que son enfant s'emparant de la manivelle servant à lever et baisser le store du magasin, était sorti furtivement. L'enfant, ignorant peut-être les conséquences que sa curiosité allait produire, souleva le cliquet qui maintenait le store, lequel, n'ayant plus de point d'appui, s'abattit lourdement. A ce moment un homme passait, et la cordonnière, effrayée, crut l'homme atteint par la chute du store. Il n'en était rien ; l'homme l'avait esquivé, mais la dame Lepage, bouleversée, avait senti ses jambes fléchir et son corps l'abandonner.

» Un médecin fut appelé. Il fit reposer la malade, qui, relevée de couches depuis peu de jours, n'était point encore remise de cette secousse. Il fit frictionner les jambes avec une pommade quelconque..... Trois semaines s'écoulèrent, la situation ne changeait pas, les jambes démesurément grosses, ne diminuaient pas, il n'existait ni repos, ni appétit. Chaque jour, les forces de la malade allaient en diminuant. C'est à ce moment que la demande me fut faite de la soigner ; ce à quoi j'accédai, en recommandant qu'on l'amènât le lendemain. C'est installée dans une petite voiture et portée sur les bras qu'elle m'arrive la première fois. Je lui donnai les premiers soins. Vingt minutes s'étaient à peine écoulées que les jambes de la malade lui permettaient de se soutenir et d'aller recevoir son mari, venu pour la reprendre. J'obtins les jours suivants le sommeil immédiat ; de plus, dans ce sommeil, l'avis de la situation de chaque jour, avec les indications positives des souffrances possibles et de leur durée, l'époque du retour des règles (à heure fixe) et avec elles le rétablissement progressif. Six semaines se sont écoulées, les soins ont été alternés d'abord, tous les jours, puis trois fois par semaine et ont replacé la malade dans un très bon état de santé, et c'est, le visage rayonnant, qu'elle me fit sa dernière visite, m'annonçant qu'elle avait terminé sa guérison à une soirée dansante, où elle avait retrouvé toute sa vigueur d'autrefois.

— » Madame Dubois, passementière, 28, rue de Joinville, était atteinte de rhumatismes articulaires aigus depuis 11 ans, avec gonflement et déformation des articulations présentant des nodosités goutteuses. La raideur des mouvements devenus excessivement douloureux rendait la marche complètement impossible, des palpitations de cœur existaient, ainsi que des insomnies constantes. L'accroissement de ces douleurs, dues à un ébranlement nerveux, avait été occasionné par des peines morales, dont l'effet avait augmenté la perturbation, et rendu tout espoir de guérison irréalisable. Mis en rapport le 26 août 1882, j'ai fait disparaître la totalité de ces désordres. Les nodosités goutteuses ont presque entièrement disparu. La malade vaque à ses occupations d'intérieur, marche, peut monter et descendre les marches d'un escalier toute seule, vient prendre encore chaque jour les soins nécessaires pour compléter son rétablissement ; ce qu'il lui était tout à fait impossible de faire enfin, se livrer à un travail manuel de passementerie, occupation abandonnée par elle depuis longtemps.

» — A quelques jours de la visite précédente, j'eus celle de M<sup>me</sup> Delavigne 60, rue de l'Oureq, atteinte d'une tumeur blanche au poignet droit résultant de rhumatismes articulaires. Le bras, placé dans un appareil en silicate, n'avait plus aucun mouvement, les doigts allongés et roidis par l'inaction me faisaient craindre un commencement d'ankylose des articulations. Je me hâtai, dès la première visite, d'enlever l'appareil afin d'obtenir, le bras en liberté, quelques mouvements, s'il était possible et m'assurer des obstacles qui existaient. J'eus le bonheur de constater que, dès le début, une action des fluides spirituels allait m'indiquer comment ce travail s'accomplirait. En effet il est impossible, de ne point rester émerveillé des actions suscitées chaque jour, sur le poignet, les doigts et le bras de la malade ; parfois la main s'aidant d'un rouleau de bois, que j'avais mis à sa disposition, s'appuyait sur ce rouleau pour obliger les nerfs à s'allonger ; d'autres fois la main s'efforçait de saisir un objet quelconque et de le soulever. Parfois, ce travail durait le temps de mes séances, deux ou trois heures, avec des intervalles de repos, et cela sans commandement ; mais comme si un être invisible (et le fait n'est pas douteux) faisait de ce cas spécial, une étude toute particulière ; quelquefois la main se levait au-dessus de la table sur laquelle elle était placée et frappait à coups redoublés, comme pour montrer à l'opérateur la force qui existait. Enfin deux mois de traitement ont eu raison de ce mal, et ces expériences, suivies avec un grand intérêt, m'ont permis de recevoir congé de ma malade complètement rétablie, et pouvant se servir de son bras comme précédemment, après avoir été menacée d'abandon par la médecine ordinaire.

» — Parmi les cas de maladies qu'il m'a été donné de soigner avec succès, je citerai celui du jeune G..., fils d'un gardien de la paix, du 19<sup>e</sup> arrondissement, atteint d'épilepsie et conduit chez moi par son père pour y être traité, et ce, après avoir usé de diverses médications, sans succès. — C'est vers mai 1882 que je reçus ce jeune homme, auquel j'expliquai, dès le début, mon désir de tenter sur lui des attaques soudaines, afin d'étudier le caractère, la gravité du mal que j'avais à combattre et tenter de connaître par quelques révélations l'origine du mal et la cause qui l'avait produit. Ces conditions arrêtées, je tentai l'expérience priant mes guides invisibles de provoquer une crise immédiate. J'avais à peine formé ce désir qu'une violente secousse soulevait le corps entier du patient, dont les bras se tordaient. Des convulsions d'une force incroyable m'obligeaient à le maintenir énergiquement sur le fauteuil dans lequel je l'avais fait asseoir. La face violacée, livide, grimaçait, et la bouche, tordue par la convulsion, laissait échapper de la salive écumeuse.

« Mais tout à coup plaçant la main droite sur le cœur, la gauche au front et les yeux fixés sur la gorge, je sollicitai un repos à cette crise. A l'instant même, les membres s'assouplirent, le corps lui-même se repliait, la

tête seule envahie d'un profond sommeil me laissait maître de questionner le patient, dont à ce moment le libre arbitre ne s'appartenait plus.

« J'obtins sur ma demande, tous les renseignements désirables, sur les causes de ces crises, et j'appris de lui qu'elles avaient été provoquées par l'effroi de menaces portées contre ce jeune homme par d'autres camarades habitant son quartier. J'obtins le nom des individus et leur adresse. Enfin, je demandai au patient s'il prévoyait le nombre des crises qu'il aurait à redouter. J'aurai, dit-il, trois crises, et ce sera tout.— A quand demandai-je la première? — Le 8 août 1882, à 9 heures précises.— Et pendant cet intervalle de temps, d'aujourd'hui à août, comment irez-vous? — Bien, me répondit-il, je n'aurai rien. » Je le réveillai alors et cherchai à lui demander ce qu'il se rappelait avoir vu dans son sommeil. « Rien, me répondit-il, je suis très bien. » Ce fut sa seule réponse.

» Le 8 août 1882, en présence de 20 malades venus se faire soigner ce jour-là et du pharmacien M. Brizot, mon voisin, qui connaissait ce cas, nous attendîmes la réalisation de la crise annoncée. A 9 heures moins 1 minute, le trouble des yeux commença, et à 9 h. juste, la crise éclatait.

» Elle dura 5 minutes : je reproduisis les mêmes demandes qu'à ma première séance. La crise terminée, le malade annonça dans son sommeil que la nouvelle crise attendue aurait lieu le 12 janvier à 1 heure de l'après-midi, mais que d'ici là, rien ne viendrait troubler sa santé, qu'il désignerait à cette époque le terme de cet état et qu'alors tout serait fini. Nous sommes dans l'attente de cette crise annoncée pour le 12 janvier 1883; mais il est positif que rien n'est venu troubler les avis donnés précédemment et qu'il y a lieu de croire que la guérison est à son terme. »

En arrêtant ici la reproduction de ces notes, dont nous pouvons certifier l'exactitude et la bonne foi, nous tenons à faire savoir que M. Hippolyte ne reçoit absolument rien de ses malades, qu'il leur prodigue non seulement des soins gratuits, mais des consolations, des encouragements de toute sorte, qu'il s'adresse aussi à la raison de chacun pour les engager à se relever eux-mêmes par une bonne direction donnée à leur vie. Enfin, ajoutons ce trait d'une touchante fraternité. Une sèbile, placée sur la table, reçoit les pièces de monnaie (2 ou 3 sous) des moins pauvres pour secourir les plus pauvres d'entre eux. On paie ainsi l'omnibus du paralytique, le bouillon de l'anémique. On ajoute à ces secours des bons de pain, mis à la disposition de M. Hippolyte par le Conseil de Bienfaisance de l'arrondissement.

Ch. FACVETV,

Président de la Société scientifique d'études psychologiques.

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

**Nos Bêtises**, par Eugène Nus. — 1 vol. in-12, prix 3 fr. chez Dentu Palais-Royal, se trouve aussi à la Librairie des sciences psychologiques rue des Petits-Champs, n° 5.

Ce nouveau livre de l'auteur des *Choses de l'autre monde, des Dogmes nouveaux, des Grands mystères* etc., est d'une lecture fort attrayante. Notre ami y fait, avec humour et d'une main légère, la critique de quelques-unes des bévues et des sottises les plus courantes et les mieux portées de notre société française. Cela commence comme un roman, et le lecteur, empoigné, va jusqu'au bout du livre, avec une curiosité toujours tenue en haleine, bien qu'il n'y ait ni intrigue embrouillée, ni drame romanesque, mais seulement une peinture, vraie, chaude et vivante de nos *bêtises sociales*. Il est vrai que l'esprit y est répandu à foison; — cet esprit français qui fut celui de Voltaire, et qui semble n'être que le libre épanouissement du bon sens. Les traits y sont nombreux et coulent d'une source limpide. Ils égratignent cependant plus qu'ils ne déchirent et semblent lancés comme ceux de Phébus-Apollon, non pour blesser, irriter des plaies, mais pour faire la lumière sur celles qui existent, en vue de les guérir. Rien qui ressemble à une pensée de démolition ! Il ne s'agit plus en effet « d'écraser l'infâme ». Le fanatisme, compagnon fidèle de l'ignorance, est toujours dans les âmes, mais il a changé d'objet. Il s'inspire de l'esprit d'irreligion, de négation, de scepticisme, de nihilisme. La haine aveugle contre tout idéal divin a succédé à la foi aveugle. La piété est morte ; mais la superstition a survécu. On conviait les foules à briser les idoles; elles se sont ruées sur Dieu. On voulait détruire l'esprit sacerdotal qui barrait la route au progrès ; on a brisé tout lien religieux et ouvert la porte à tous les débordements de la chair. Le progrès a pu se faire librement ; les sciences marchent, mais seulement au profit de la matière. On ne leur demande que de créer des richesses, des moyens de destruction et de jouissance. Mais au point de vue du progrès moral, rien ! On piétine sur place ; on s'agite : on ne marche pas.

Sait-on même ce qu'on veut en politique, en économie sociale ?

Nullement. Les partis eux-mêmes n'ont plus de programmes et s'effritent en l'absence de liens et de principes qui puissent maintenir en faisceau les ambitions qui les composent.

Aux foules qui réclament des droits, on donne des libertés dont elles ne savent que faire, si ce n'est de s'en servir pour se soustraire à tous les devoirs ! Et l'égoïsme, l'amour de l'or, des jouissances bestiales, ankylosent les âmes, qui ne s'ouvrent plus aux grands sentiments de patrie et d'humanité. La famille elle-même se dissout sous l'influence délétère d'une atmosphère de prostitution et de promiscuité, qui, de plus en plus, se généralise et gagne, de haut en bas et de bas en haut, toutes les couches sociales.

Eugène Nus est de ceux qui s'alarment de ces symptômes de dissolution et se préoccupent de reconstruire. Tout ce qu'il écrit est inspiré par la pensée d'un renouvellement religieux et social. Nous sommes trop d'accord avec lui sur le but et sur les moyens pour pouvoir faire l'éloge de son livre. Nous aimons bien mieux lui reprocher d'avoir été trop doux pour la société, où nous avons la douleur de vivre. Nous lui voudrions plus souvent des coups de dent comme celui-ci, qui nous tombe sous la main en ouvrant le livre à la page 230 :

« Quand les vieilles classes sont démolies, de nouvelles se reconstruisent. Les noms changent et les choses restent, sauf que le progrès des temps alimente les zizanies par des procédés nouveaux. Aux chevaliers bardés de fer, qui volaient sur les grands chemins, ont succédé les banquiers blindés d'or qui volent jusqu'aux routes elles-mêmes. »

Le trait y est, et comme cela est bien dit à la fois et plein de bon sens !

Qu'il nous soit permis de dire à notre spirituel coopérateur que sa *Revue de nos bêtises* est trop incomplète. D'abord ces *bêtises* ne sont pas les nôtres, à vous et à moi, ni à l'auteur qui les flétrit si justement, mais celle d'une civilisation aussi bête au fond que brillante à la surface et surfaite par ceux qui vivent à ses dépens.

En tout cas, *les bêtises civilisées* sont en bien plus grand nombre que ne peut le faire croire la lecture de ce volume. Il en reste des plus *pommées*, et des mieux portées, et des plus dangereuses à montrer au grand jour, à fouailler en public, à traîner sur la claie. Nous invitons l'auteur de ce volume à en faire un second qui s'attaquerait à nos vices et à nos crimes connus et inconnus, tout en lui conservant le même titre : *nos Bêtises*. Ce titre est bon. Rien de bête en effet comme les vices et les crimes sociaux qui fleurissent à notre époque.

Nous voudrions avoir le courage d'en rire, en voyant qu'ils font le malheur des vicieux et des criminels. Mais ceux-là sont hommes aussi ; ils sont nos frères comme leurs victimes, et nous ne pouvons voir dans toutes les folies, dans toutes les bêtises humaines comme dans les vices et les crimes de nos semblables, que des maladies à guérir, des ignorances à combattre, des erreurs à redresser.

Ch. FAUVETY.

**Cinquante ans de liberté. Histoire des lettres en Belgique** par Ch. POTVIN. Bruxelles 1882.

C'est un singulier phénomène historique celui de cette Belgique, partie importante de la vieille Gaule qui, séparée de la France par les traités de 1815, s'est mise à vivre *politiquement* d'une vie propre (en communauté d'abord avec la Hollande, puis seule depuis 1830), tout en continuant à vivre de la France par la langue, les arts, les sciences, la littérature, *les intérêts économiques* et LES IDÉES.

Après 50 années de prospérité matérielle et de liberté sous une royauté constitutionnelle, qui n'a été que le gouvernement d'une bourgeoisie médiocrement dotée en idéal, mais fort habile dans l'exploitation du sol, de l'industrie nationale et des instruments humains qui travaillent de leurs bras à cette exploitation, la Belgique a éprouvé le besoin de faire son inventaire intellectuel et de mettre sous les yeux de ses populations les résultats de cette œuvre demi-séculaire.

Quatre gros volumes, œuvre d'hommes distingués, sont nés de cette résolution. Le premier, consacré à *la Vie politique* du pays, à *l'Enseignement* et à *l'Économie politique*, a eu pour rédacteurs : MM. Goblet d'Alviéla, Emile Greyson, Julien Schaar ; le second, consacré aux sciences, est dû à la collaboration de MM. Ch. Lagrange et A. Gilkinet ; le troisième, qui traite des Beaux-arts, appartient pour la peinture, la sculpture, etc., à la plume élégante et légère de M. Camille

Lemonnier, et pour la musique, à M. A. Samuel, directeur du Conservatoire de Gand ; le quatrième enfin, que nous avons sous les yeux et le seul que nous connaissions, est tout entier de Ch. Potvin, l'éminent écrivain qui, à la fois poète, publiciste, critique, auteur dramatique, érudit et philosophe, avait toutes les qualités requises pour traiter des belles-lettres dans leur ensemble et prises dans ce qu'on appelait autrefois *les humanités*.

Après avoir lu ce tableau fidèle du mouvement littéraire en Belgique et rendu justice au talent de l'auteur, à son impartialité, à la sûreté bienveillante de ses jugements, il est impossible de ne pas être frappé à la fois de la fécondité de l'esprit belge, de la variété de ses productions, et en même temps de ne pas remarquer l'absence d'originalité, qui s'y fait sentir dans le domaine de l'idée. Or ce qu'on ne sait pas assez, c'est que les nations, comme les individus, ne vivent pas que de pain et de vin, de bière, de légumes ou de viande, elles vivent d'idées. C'est d'idées que le progrès est fait. Il ne suffit pas de vivre physiquement, il faut vivre moralement. L'humanité ne s'est constituée sur la terre et ne peut s'y développer, y construire son organisme en vue d'en former un tout solidaire et conscient dans toutes ses parties, de façon que tous les hommes soient comme les membres d'un même corps, qu'au prix d'une création constante de son être spirituel. Cette création est l'œuvre de l'esprit de l'individu puisant dans le domaine commun pour l'incarner dans la forme, l'idée, l'invention, la découverte qui, en s'ajoutant au capital intellectuel déjà acquis, viendra augmenter la puissance d'action de l'esprit humain, éclairer, réjouir, élever les âmes ou améliorer, en le renouvelant, l'état social dans ses conditions économiques ou politiques, familiales ou internationales, etc. C'est pourquoi partout où est l'idée nouvelle, il y a un germe de vie qui se réalise dans une forme originale, expression de l'âme humaine qui l'a produite au milieu des charmes de la conception et des douleurs de l'enfantement.

Maintenant, pourquoi la Belgique a-t-elle manqué de cette originalité créatrice, qui est justement le *quid divinum* de l'âme humaine communiant avec l'âme universelle, c'est ce qu'il resterait à dire et ce que nous ne dirons point dans cette simple notice bibliographique. Nous le dirons dans un article spécial et plus développé. Mais nous devons ajouter tout d'abord que la Belgique n'a pas toujours manqué d'originalité dans ses productions intellectuelles et qu'elle a bien fourni son contingent aux progrès de l'esprit humain. Or nous

avons entendu parler ici uniquement de la phase qui s'est écoulée, non pas seulement de 1830, mais de 1815 à 1880, c'est-à-dire depuis sa séparation de la France. C'est ce phénomène curieux que nous avons voulu signaler en passant et dont les causes sont à rechercher.

Ch. F.

**Etienne Marcel**, par M<sup>me</sup> Eugène GARCIN, Librairie centrale des publications populaires, 45, rue des Saints-Pères, 1882, prix 10 fr. 25.

Ce petit livre populaire, tableau d'une époque des plus dramatiques de notre histoire est fort bien fait. C'est simple, clair, attachant, et fort instructif non seulement pour ceux qui ne savent pas mais aussi pour ceux qui ont besoin de se remémorer ce qu'ils ont appris dans les grandes histoires de France, où la personnalité de ce prévôt des marchands n'a pas été suffisamment mise à jour. Il est vrai que les documents font défaut, et M<sup>me</sup> Garcin, elle-même, n'a pu, dans le cadre étroit qui lui était imposé, suppléer à cette absence de documents historiques par des recherches nouvelles et des interprétations logiques destinées à combler les lacunes qui existent dans cette partie de notre histoire.

Il faut lui savoir gré cependant d'avoir mis en saillie cette grande figure, en qui s'est incarné le premier type de la Bourgeoisie. C'est d'Etienne Marcel, en effet, que date la première tentative d'ascension au pouvoir et le point de départ de l'élément bourgeois dans les affaires publiques. Et déjà le rôle joué par Etienne Marcel, vis-à-vis de la royauté d'une part, et des paysans révoltés de l'autre, annonce ce que sera la bourgeoisie triomphante, lorsque par la révolution de 1789 et son avènement définitif en 1830, elle se sera saisie du gouvernement du pays.

Nous n'aurions qu'à donner des éloges au nouveau livre de M<sup>me</sup> Garcin, digne en tous points de ses aînés, si nous ne trouvions dans sa préface une fausse note que nous lui demandons la permission de lui signaler.

« Etienne Marcel, nous dit M<sup>me</sup> Garcin, a formulé d'une façon nette et précise les aspirations de la France d'aujourd'hui se résumant dans ces deux mots : « franchises communales ».

A quel homme raisonnable fera-t-on croire que la France, en 1882, ait encore à réclamer « des franchises communales » ou autres, alors qu'elle jouit de toutes les libertés légitimes ou illégitimes, y compris celles de l'injure, de

l'outrage, de la calomnie envers le prochain sans parler de la prostitution des corps et des âmes, dont on ne se prive pas envers soi-même.

Ah! ce n'est pas de plus de liberté que la France a besoin, c'est d'ordre intellectuel et moral, c'est d'organisation sociale. Oui, toutes les libertés sont acquises et toutes seront perdues par ce peuple qui n'est pas en état de supporter les responsabilités qui lui incombent, si l'on ne se hâte d'organiser ces libertés, en obligeant *par la force légale*, tous ceux qui ont des droits à remplir tous les devoirs qui leur sont afférents!

Des franchises à un peuple souverain! Mais à qui les demander, si ce n'est à lui-même?

Qu'il s'affranchisse d'abord de ses vices, de ses flatteurs, de ses mauvais conseillers, des insulteurs publics, de ceux qui menacent l'ordre social et qui rêvent la destruction d'une société qui pour être encore, certes, très imparfaite, n'en est pas moins supérieure à toutes celles du passé et marche d'un pas rapide, vers une société meilleure, plus juste, plus humaine, plus équitable!

Des franchises! Mais la première de toutes les franchises est de savoir se gouverner soi-même. Est-ce que celle-là ne dépend pas de chacun de nous? Eh bien, combien sont-ils, ceux qui, affranchis de leurs vices, savent se gouverner eux-mêmes? Combien sont-ils ceux qui savent se respecter dans leur corps et dans leur âme et ne se livrer ni à l'ivrognerie honteuse, ni à la débauche des sens et qui savent se conduire dignement dans la sphère de la famille comme dans celle de la cité? C'est par là qu'il faut commencer la réforme sociale. C'est l'individu d'abord qu'il faut affranchir, non seulement de ses ignorances et de ses préjugés, mais aussi de ses haines, de ses envies, de ses colères aveugles, de ses besoins désordonnés, de ses fainéantises, et aussi des folles chimères que des insensés présentent aux foules stupides comme des conquêtes à réaliser du jour au lendemain par la destruction et la force brutale, alors que le progrès social ne peut se faire que pas à pas, lentement, pacifiquement, par le libre consentement de toutes les classes!...

Nous aurions bien des choses à dire sur ce thème. Nous en avons assez dit pour nous faire comprendre de ceux à qui ce discours s'adresse. Nous sommes fâché cependant de voir un esprit aussi élevé que celui de M<sup>me</sup> Garcin donner dans ces vulgaires déclamations d'une démocratie en délire qui est en train de perdre la république.

Ch. F.

*Le Gérant: H. JOLY.*